Jacqueline LECLERCQ-MARX, *Iconographie médiévale
entre Antiquité et art roman : d'acanthes et d'écailles*

Maud Pérez-Simon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/8840>

DOI : 10.4000/ccm.8840

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 400-403

ISBN : 978-2-490783-11-3

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Maud Pérez-Simon, « Jacqueline LECLERCQ-MARX, *Iconographie médiévale entre Antiquité et art roman : d'acanthes et d'écailles* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 256 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 31 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/8840> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.8840>

La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jacqueline LECLERCQ-MARX, *Iconographie médiévale entre Antiquité et art roman : d'acanthes et d'écailles*, recueil d'articles, Brigitte D'HAINAUT-ZVENY, Alain DIERKENS et Constantin PION (éd.) et Marie GRAPPASSONNI (collab.), Turnhout, Brepols (Répertoire iconographique de la littérature du Moyen Âge, Les Études du RILMA, 9), 2019.

Une curiosité insatiable et une pensée rhizomique ont alimenté les recherches exigeantes de Jacqueline Leclercq-Marx. Celles-ci viennent de connaître leur consécration par la publication de vingt-huit de ses articles en un ouvrage imposant : 470 pages, 210 × 297 mm, 135 illustrations en couleurs et 25 en noir et blanc, dans la collection du « Répertoire iconographique de la littérature du Moyen Âge » de Brepols, dirigée par Christian Heck.

Le sous-titre « D'acanthes et d'écailles », dévoile l'éclectisme des centres d'intérêt de J. Leclercq-Marx : l'Antiquité, l'art roman, la sculpture, les enjeux d'un art qui ne se veut pas que décoratif d'une part, les bestiaires, poissons, sirènes et hybrides, l'encyclopédisme, les questions posées par une iconographie symbolique d'autre part. Ce sous-titre même n'épuise

pas les sujets rassemblés par l'ouvrage. Les articles, choisis parmi les 89 articles recensés dans la bibliographie de l'auteur, abordent des thèmes aussi variés que les animaux fantastiques, la couleur de la peau, les ex-voto, la figure du changeur, les signatures d'orfèvres, les décorations murales, les cheminées peintes, les vents, les initiales ornées. Preuves, s'il en fallait encore du vaste domaine de compétence de J. Leclercq-Marx.

Les articles sont préfacés par les trois éditeurs. Brigitte d'Hainaut-Zveny, Alain Dierkens et Constantin Pion tracent à grands traits le parcours professionnel de J. Leclercq-Marx, bibliothécaire puis enseignante, toujours chercheuse, et les collègues qui l'ont influencée dans des domaines aussi variés que la philologie, les études byzantines,

les enluminures carolingiennes et l'histoire politique. C'est J. Leclercq-Marx elle-même qui revient ensuite sur son parcours intellectuel sous un format chronologico-thématique bien utile pour faire le lien entre ses centres d'intérêt qui ne sont disparates qu'en apparence. Cette préface se clôt sur une bibliographie de ses 89 articles, écrits entre 1975 et 2019.

Les articles ont été regroupés en quatre sections, chacune préfacée par un historien de l'art ou un historien médiévaliste : Xavier Barral i Altet, Rémy Cordonnier, Christian Heck et Cécile Treffort. Tous insistent sur deux points en particulier : la personnalité bienveillante et intransigeante de J. Leclercq-Marx, et la vocation de l'ouvrage à être un manuel d'iconographie médiévale par le biais d'*exempla*, de travaux appliqués. De fait, on peut rassembler au fil des articles les éléments d'une méthodologie rigoureuse : dépouillement de sources textuelles, analyses formelles, convocation de vastes réseaux symboliques, recontextualisation historique, précision du vocabulaire typologique, attention à la manière dont les idées, les objets, les pratiques s'articulent dans une vaste histoire culturelle, prise en compte des limites des possibilités d'interprétation.

La première partie, intitulée « Transferts, emprunts et réappropriations » met justement l'accent sur la méthode de J. Leclercq-Marx que l'on pourrait qualifier, à l'époque qui est la nôtre, de méthode déconfinée. J. Leclercq-Marx ne se limite pas à une exégèse de la forme et du symbole des œuvres, elle décloisonne les périodes (Antiquité et Moyen Âge) et les disciplines (histoire de l'art, littérature, histoire des sciences...) pour mettre en lumière les transferts des motifs iconographiques, les contaminations, et les éventuelles contradictions entre art et pensée au Moyen Âge. Y sont regroupés huit articles qui traitent du prototype (I), de la migration des motifs iconographiques et de leur resémantisation (II), de la réappropriation des dieux païens (III), de la contamination de l'iconographie de la Jérusalem céleste par celle du labyrinthe du Minotaure (IV), des amalgames dans l'évolution figurée du centaure (V), de la confusion entre différents monstres révélée par les inscriptions (VI), des avatars byzantins et européens du songe de Constantin (VII), et de la survivance et réinterprétations de la liste des Sept Merveilles du monde (VIII). Au fil des articles, on découvre des concepts opératoires comme l'idée d'une « continuité de la forme » malgré la « discontinuité de la pensée » (I), la notion d'« images relais », et aussi l'idée que la sculpture et la mosaïque ont joué un rôle de « conservateurs de forme » (V), les inscriptions comme « signe catégoriel plutôt que légende

identificatrice » et l'absence de systématisme dans le lien au support (VI). Les sources évoquées, bibliques, encyclopédiques, exégétiques, poétiques jettent sur les images un éclairage parfois inédit, toujours pertinent pour l'argumentation.

La seconde partie, intitulée « Cosmographie et Bestiaires », met l'accent non plus sur la méthode mais sur le thème des hybrides, en hommage à la thèse de doctorat en philosophie et lettres de J. Leclercq-Marx sur les sirènes (*La sirène dans la pensée et dans l'art du Moyen Âge [I^{er}-XII^e siècle] : antécédents culturels et réalités nouvelles*), soutenue à l'Université libre de Bruxelles en 1986, honorée de plusieurs prix, qui bénéficia d'un retraitage en 2001. *La Sirène dans la pensée et dans l'art de l'Antiquité et du Moyen Âge : antécédents et réalités nouvelles* a tout mis en ligne sous une forme enrichie sur le site de Koregos, *Revue et encyclopédie multimédia des arts* (<https://koregos.org/fr/jacqueline-leclercq-marx-la-sirène-dans-la-pensée-et-dans-l-art-de-l-antiquité-et-du-moyen-âge/> [consulté le 10/11/21]), sous l'égide de l'Académie qui en offre l'accès gratuit. La vigilante curiosité de J. Leclercq-Marx l'a conduite à explorer la constellation de sujets susceptible de dériver du thème de la sirène : l'existence de chevaliers-poissons et plus largement la croyance en une contrepartie marine du monde céleste (IX), et, parallèlement, l'existence d'« Eaux supérieures » dans le ciel, miroir de l'Océan terrestre, à l'origine de violences polémiques théologiques (X). À ces explorations verticales du monde succède une exploration horizontale par le biais des mappemondes et de la codification spatiale du rapport à l'altérité (XI). J. Leclercq-Marx nous entraîne de la sirène-oiseau à la sirène-poisson, de la sirène au centaure, du centaure à la centaurée, une herbe médicinale, pour finir sur le centaure astral, nous familiarisant ainsi avec la pensée analogique médiévale (XII). Les trois derniers articles de cette partie s'intéressent au *Physiologus*, bestiaire de tradition grecque qui a nourri la pensée chrétienne médiévale, sous l'angle thématique d'abord des sirènes et des centaures (XIII), des oiseaux fabuleux ensuite : griffons, phénix... mais aussi sirènes-oiseaux (XIV). Enfin sous l'angle médiatique du lien texte-image et de l'illustration des allégories dans deux manuscrits aux stratégies divergentes (XV). Dans sa préface, J. Leclercq-Marx mentionne sa participation à un projet collectif sur le *Physiologus*, qui sera l'occasion de revenir sur ces articles et d'en proposer des « continuations », comme dans la littérature médiévale.

Après ces variations virtuoses et parfois inattendues sur le thème de la sirène, la troisième partie ouvre des perspectives sur d'autres sujets, d'autres supports,

dans le courant des études anthropologiques et de l'histoire matérielle. Sans chercher à inscrire explicitement son approche dans la lignée des travaux de David Freedberg ou de Hans Belting qui ont plaidé pour une anthropologie des images, ou des théories allemandes de la Medialität sur l'impact du support dans la représentation, J. Leclercq-Marx a empiriquement abordé différents matériaux, toujours avec le même souci – défi quand on se consacre à autant de sujets –, de constituer systématiquement des corpus d'étude et de sources d'une grande exhaustivité. Elle aborde donc des supports aussi variés que les manuscrits (XVI), les ex-voto (XVII), la sculpture sur pierre (XVIII), les cloches (XX), les cheminées (XXI), l'art monumental (XXIII). Le matériau n'est pas abordé pour soi, mais J. Leclercq-Marx lui donne toute son importance dans la résolution de questions anthropologiques plus larges. L'article XVI aborde la question de la peau comme marqueur culturel en soulignant les apparentes contradictions qui peuvent naître de la mise en image. La réflexion sur les ex-voto (XVII) est nourrie de témoignages textuels, iconographiques et matériels rares et se termine par un paragraphe intéressant sur le devenir, le « recyclage » des ex-voto à des époques ultérieures. L'image du « changeur », abordée dans l'article XVIII, est nourrie d'une recontextualisation historique : l'accroissement du nombre de banquiers en ville, qui fait que l'on ne peut plus stigmatiser vers la fin du Moyen Âge cette catégorie sociale autant qu'elle a pu l'être par le passé. J. Leclercq-Marx explique comment s'est construit le lien entre la figure du changeur et celle de Judas, mais aussi, de façon plus étonnante, avec le thème de l'oralité, ce qui donne lieu à un développement passionnant, nourri de nombreux exemples et d'un travail de généalogie et de contamination des thèmes. La part d'humanité des monstres est-elle proportionnelle à leur degré d'humanisation physique ? C'est la question que pose l'article XIX pour y répondre de façon aussi précise que nuancée. L'article XX aborde l'usage apotropaïque des cloches d'église, destinées à protéger des vents et des tempêtes, assimilés au diable. Cette croyance, qui a duré du VII^e à la fin du XIV^e s. est décelée par le biais de différents indices que J. Leclercq-Marx rassemble en un riche dossier : inscriptions sur les cloches, liens avec les textes évangéliques et liturgiques, témoignages à propos de cloches baptisées, de cloches liées à la liturgie, de rituels d'exorcisme. C'est aussi un remarquable dossier qui est rassemblé sur les décors de cheminées médiévales (XXI), qui soulève un pan de l'histoire de l'art et de l'histoire culturelle jusqu'à présent peu abordé, si l'on excepte Christian de Mérimod (Christian de MÉRIMOD, *Les Décors peints : corpus*

des décors monumentaux peints et armoriés du Moyen Âge en France, Pont-Saint-Esprit, Musée d'art sacré du Gard/Conseil général du Gard [La Maison des chevaliers de Pont-Saint-Esprit, 2], 2000, p. 126). Les deux derniers articles (XXII et XXIII) adoptent un angle transmédiatique puisqu'ils traitent de l'imitation des tissus orientaux dans l'art du Moyen Âge, que ce soit dans la sculpture, l'enluminure, ou les peintures murales. De précieux témoignages textuels sont donnés en annexe de l'article XXIII.

La quatrième et dernière partie, « Signatures d'artistes, autoportraits et analyses des initiales historiées de la Bible de Lobbes » se concentre sur l'épigraphie, sur les signatures d'artisans. Trois articles portent sur les signatures d'orfèvres depuis l'époque franque jusqu'à la fin du Moyen Âge. Le premier (XXIV) les envisage d'un point de vue sociologique, théologique et anthropologique. Il remet ainsi en jeu la question de l'anonymat de l'artiste médiéval et évoque le statut de l'orfèvre, artisan valorisé par le contact avec la matière qu'il travaille. Est évoqué le cas éclairant d'un portrait d'artiste en 1230, Hugo d'Oignies. Le deuxième (XXV) propose un aperçu du corpus des orfèvres connus et des inscriptions recensées, il rappelle aussi que chez les Francs, l'orfèvrerie pouvait être pratiquée avec orgueil par un roi (Chilpéric) ou un évêque (saint Éloi). Après un parcours chronologique, il se termine avec une interrogation sur le *lieu* des inscriptions : sur les rebords et dans les cadres « des zones intermédiaires et ambiguës », reflet du statut ambigu de l'artiste tant dans son rapport à Dieu qu'à celui qui regarde l'objet. Le troisième (XXVII) envisage les signatures sous un angle plus linguistique. L'anonymat de l'artiste est de nouveau envisagé par le biais de l'exemple d'un chapiteau qui se trouve à Maastricht, aux Pays-Bas (XXVI), sur lequel se trouve un portrait de donateur. Le dernier article (XXVII) se distingue des autres par le support étudié – les enluminures d'une Bible du XI^e –, et par le thème, les initiales historiées et la tradition exégétique qui les a inspirées. J. Leclercq-Marx propose de lire cette iconographie non plus à la lumière de la querelle des Investitures, comme cela avait été fait par Jean Wirth, mais à celle d'une tradition exégétique midrashique. La singularité de cet article dans cette partie et sa position finale en font une ouverture vers tous les autres sujets potentiels que J. Leclercq-Marx pourra aborder, avec la rigueur et l'ouverture qui la caractérisent.

On terminera ce compte rendu en soulignant que la consultation de l'ouvrage est grandement facilitée par les titres courants, les notes qui sont regroupées à la fin de chaque article, l'index des noms de personnes,

des noms de lieux et des manuscrits. L'index des noms de lieux est à lire comme un hommage aux multiples supports étudiés par J. Leclercq-Marx, puisqu'y est précisée à chaque fois la nature du support étudié (chapiteau, cheminée, girouette, mosaïque, tympan, plasque de ceinture, etc.). On regrette seulement le fait que les ouvrages anonymes ne trouvent pas leur place dans ces index, ce qui fait perdre la trace de livres comme le *Liber Monstrorum* dont J. Leclerc-Marx fait des analyses précieuses.

On ne peut que se féliciter de la parution de ce somptueux recueil qui fait honneur tant à la personnalité qu'au travail érudit de J. Leclercq-Marx. Tout esprit curieux qui consultera l'ouvrage pour un article en particulier sera entraîné par rebonds successifs vers d'autres thèmes et d'autres horizons et sortira de sa lecture avec de nouvelles perspectives.

Maud PÉREZ-SIMON
EA 173 – CERAM/
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3